au souper, les patates, excellemment préparées par Nkéré, faisaient les délices de tous les mangeurs.

Sir William s'en pourléchait les lèvres, et jusqu'au moment même de fermer les paupières au sommeil, il ne cessait de répéter . « Que c'est bon ! que c'est bon ! ».

Doucement s'écoula le temps qu'on devait passer à Okolo Bouali, sans que les explorateurs fussent inquiétés par les indigènes, qui continuaient leurs ripailles éhontées avec une rage incompréhensible.

Sir William chassait durant quelques heures de la journée, et, malgré que la curée ne fût pas abondante, il ne revenait jamais bredouille.

Enfin le chef, jugeant que les porteurs avaient eu suffisamment de temps pour se reposer, et surtout, vu la circonstance que la fête des vendanges allait toucher à son terme, ce qui allait infailliblement amener le paiement d'un hongo, le chef donna l'ordre de rouler les tentes et de reprendre les charges.

Le soleil ne se montrait encore que vaguement, quand la caravane entière se trouvait prête à partir, dans l'ordre qu'on avait adopté pour les trajets antérieurs.

III

UN ARBRE ÉTRANGE

Peu après la caravane se mit en marche.

— Nous en sommes quittes à bon compte ici, dit le chef d'un ton dégagé.

— S'il pouvait en être ainsi partout, fut la réflexion de Harris.

— Nous en reviendrions riches, conclut sir William.

En ce moment, Mwama vint se ranger aux côtés de de Sambry.

— Avez-vous soigné pour une provision d'eau, maître ? demanda-t-il.

— De l'eau ? Pourquoi faire ? demanda le chef.

— Pour boire en route.

— Mais, mon ami, le chemin qui mène à Kimpoko n'est pas long.

— Je le sais, maître, mais il est aride.

— Qu'à cela ne tienne ; nous avons de bonnes jambes.

— De plus, il est totalement dépourvu d'eau.

De Sambry eut un moment de réflexion.

— Nous en avons suffisamment, je pense ?
— Il y a beaucoup de bouches à désaltérer, maître.
— Tu exagères, mon ami.
— Mieux vaut exagérer que d'être imprévoyant.
— Et puis, comment porterons-nous ces provisions d'eau ?
— Dans des outres.
— Voilà qui est contrariant. Nous ne pouvons, cependant, pas retourner sur nos pas pour nous fournir.
— C'est très aisé, maître.
— Mais c'est un retard.
— De quelques heures à peine.
— Voyons, est-ce bien nécessaire ?
— Je vous préviens, mais je laisse à vous seul le soin de décider
— Je crois que c'est inutile.
— N'oubliez pas que la chaleur est suffoquante.
— Bien entendu, si le soleil perce.
— Il percera, maître.
— Qu'en sais-tu ?

Mwama se tût et marcha, tête baissée, à côté du chef.

Le serviteur avait signalé le danger ; c'était son devoir, mais auss la limite de ses prétentions.

Libre à ses maîtres de profiter ou non, de ses conseils.

Entretemps on allait toujours, sans que de Sambry se décidât.

Déjà les toits des habitations étaient invisibles et l'on entrait en pleine campagne.

Le chef eut la velléité de tourner bride ; mais, obéissant sans doute à un autre ordre d'idées :

— C'est trop tard, en réalité, fit-il.
— Il n'est jamais trop tard, répondit le serviteur.
— C'est une grande vérité, mais cette fois nous nous arrangeron comme nous pourrons. Du reste, il n'y a pas lieu de s'alarmer,
— Comme vous voulez, maître, conclut Mwama, un peu triste.

Et l'on continuait à marcher.

Insensiblement le soleil se levait dans l'espace, chauffant la terre de ses premiers rayons, comme un four auquel on commence à mettre le feu

Les chemins, d'abord faciles, se firent plus étroits et plus rocailleux et la végétation devint plus rare.

On allait pourtant courageusement, causant à mi-voix des évène ments qui avaient marqué les derniers jours.

William Darly, toujours et en premier lieu chasseur, couvait des yeux l'étendue de terrain, à la recherche d'un gibier quelconque.

Déjà, au passage, il avait abattu trois pintades et un lièvre rouge, qui allaient grossir les provisions de Nkéré, et dont on vantait, en perspective, la bonne chère.

Ainsi tout le monde était content, mais dans le courant de la matinée, les rayons de l'astre solaire devenaient de plus en plus intenses.

La sueur en perlait au front des porteurs, courbés péniblement sous le poids de leurs fardeaux.

CE QUE L'ON VIT ÉTAIT HORRIBLE. (P. 30)

Les Européens eux-mêmes ne furent pas sans ressentir les effets de cette atmosphère brûlante.

De Sambry cuisait littéralement sur le dos de son âne, mais il ne se plaignait pas, pour ne point donner l'exemple de la réclamation.

Au contraire, il s'efforçait de faire bonne figure, et ne faisait disparaître que furtivement les perles de sueur qui coulaient le long de ses joues.

Sir Darly était moins correct et soufflait comme une locomotive.

Son fusil lui pendait tristement sur le dos, et il ne songea plus ni au gibier ni à la chasse.

— Dieu, quelle chaleur ! exclamait-il à chaque instant.
— Cela passera, consola le chef.
— Oui, quand nous serons tous rôtis !
— Il nous faut pourtant marcher.
— Vous appelez cela marcher ?
— Oui.
— Moi je l'appelle courir.
— Allons donc !
— Et souffrir, ajouta l'Anglais en soupirant.
— Il est vrai que le soleil est cruel aujourd'hui.
— Je le crois bien.
— Il est insupportable.
— Ah, vous l'avouez à la fin ?
— Il le faut bien.
— C'est indéniable.
— Soyons courageux.
— Vous avez beau dire, moi je nage.
— Moi aussi, mais je me tais.
— A midi nous camperons.
— A midi ?
— Oui, pas une minute plus tôt.
— Alors, vous ne trouverez plus grand'chose de mon corps.

De Sambry se mit à rire.

— Enfant ! fit-il d'une voix paternelle.
— Enfant, tant que vous voulez, mais je n'y tiens plus.
— Voyons, soyez brave.

Sir William ébaucha un geste empathique.

— Eh quoi ! fit-il, je le suis ; voyez plutôt : je ne transpire déjà plus.
— A la bonne heure !
— Du moins en pensée, ajouta l'Anglais laconiquement.

On s'en tint là, et, tant bien que mal, on continuait à traîner les jambes.

Réellement la chaleur était telle que le plus hardi des porteurs commençait à s'en ressentir.

Presque sans discontinuer les gourdes faisaient le tour, avidement désirées, mais encore plus avidement vidées.

Clopin-clopant, on marcha jusqu'à l'heure de midi.

Pas l'ombre d'un arbre n'était visible.

Pas un abri sous lequel on pouvait s'étendre pour échapper, au moins pendant quelques instants, à cette chaleur intense.

Le soleil dardait maintenant d'aplomb son feu meurtrier et perçait jusqu'à la moëlle des os, tandis que le corps, exténué par une marche sans trève, se courbait péniblement.

— Halte ! s'écria le chef.

L'empressement fut grand et chacun déposa son fardeau avec une promptitude fébrile.

Afin de se garantir un peu des rayons importuns, on dressa à la hâte, des semblants de tentes, sous lesquelles les explorateurs s'étendirent avec un sentiment de bien aise réellement unanime.

On mangea du bout des dents, car, par ce temps torride, l'estomac n'avait que de faibles exigences ; mais la boisson trouva des amateurs effrénés.

On se jeta sur les gourdes comme des ivrognes se jettent sur les liqueurs, et l'on but à gorge insatiable.

Ce court mais bienfaisant repos remit un peu les forces de chacun et bientôt l'on songea au départ.

Soudain, Mwama, dont l'œil toujours en éveil, sondait les espaces, se leva tout droit et cria alerte.

— Qu'y a-t-il ? demanda le chef.

— Là-bas ! fit le serviteur, en désignant du doigt devant lui.

— Je ne vois rien.

— Un indigène.

De Sambry suivit la direction de la main du nègre et vit, en effet, à quelques centaines de mètres, se mouvoir une silhouette.

— Eh bien, qu'est-ce ? interrogea-t-il.

— Je l'ignore, maître ; mais soyons sur nos gardes.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne sait jamais à qui l'on a à faire.

— C'est vrai ; observons.

Tout le monde surveilla les allures de l'étranger.

Celui-ci marchait d'un pas alerte dans la direction du campement.

— Serait-ce à nous qu'il en veut ? demanda sir William.

— Nous allons le savoir.

— Moi j'apprête déjà mon arme.

— Pas trop de zèle, mon ami. Voyons d'abord,

Au bout d'un quart-d'heure l'indigène eut atteint la place où se trouvaient les explorateurs.

On pouvait, à présent, l'analyser en détail.

C'était un grand diable de nègre, à la figure intelligente et à la carrure bien développée.

Un long burnous de couleur douteuse lui tombait jusqu'aux chevilles et il marchait pieds nus.

Sa tête était enveloppée d'une coiffure qui cachait complétement les cheveux et qu'une épingle en ivoire retenait.

Il avait des airs tout-à-fait pacifiques et semblait même étonné de rencontrer une compagnie aussi nombreuse.

Cette circonstance calma les explorateurs.

De Sambry appela Mwama.

— Vas fit-il, et causes-lui.

— Bien, maître.

— Surtout, demandes-lui d'où il vient.

— Parfaitement.

— Et où il va.

— Oui, maître.

Le nègre se porta à la rencontre de son congénère, et l'on vit les deux hommes se confondre, pendant quelques instants, dans une explication agrémentée de gestes amicaux.

Puis, le nouveau venu, jetant un regard furtif vers la caravane, reprit sa route du même pas cadencé.

Mwama revint auprès de ses compagnons.

— Eh bien ? demanda le chef.

— C'est un courrier, maître.

— Venant de ?

— Kimpoko

— Et allant à ?

— Franceville.

— Pourquoi faire ?

— Porter un message à Kirombo.

— De la part de qui ?

— Du chef de Kimpoko.

— A-t-il dit à propos de quoi ?

— Je le lui ai demandé, mais il a refusé de me le faire connaître.

— En somme, ce ne sont pas nos affaires, intervint sir William.

— C'est juste, conclut le chef. En route !

C'est ce qu'on fit.

Toujours la chaleur avait la même intensité ; mais d'abord, les voyageurs, un peu refaits, n'eurent pas trop à en souffrir.

Cependant, peu à peu l'alourdissement reprit le dessus et de nouveau ce fut une plainte générale, une fatigue éreintante et un ruissellement de sueur insupportable.

Ainsi que Mwama l'avait prédit au chef, les routes étaient d'une aridité exceptionnelle, en ce sens que presqu'aucun arbre ni arbuste n'offrait ses branches tutélaires comme protecteurs contre les ardents rayons du soleil.

De plus, la faune se fit d'une rareté si grande que sir William, découragé, ne se donna plus la peine de tenir son fusil prêt et qu'il le mit définitivement en bandoulière.

— Terre de malheur ! exclama-t-il ; pas même du gibier !

— Patience ! consola de Sambry.

— Vous avez beau dire, vous, mais sans chasse la vie m'est insupportable ici.

— Vous êtes bien exigeant, mon ami.

— Pardon, je suis chasseur.

— Et ceux-là sont toujours mécontents, dit-on.

— Ouch ! Le moindre brin d'oisillon me suffirait.

— Je vous crois ; mais, enfin, il n'y a pas moyen d'en trouver là où il n'y en a point.

— Je le sais bien, parbleu, qu'il n'y en a pas !

— Eh bien alors....

— Il n'y a qu'à se résigner ; et c'est ce que je fais.

Maintenant la caravane n'avançait plus que péniblement, car, outre la chaleur qui tenaillait les hommes, le chemin devenait très sablonneux, ce qui fit les pieds s'y enfoncer d'une manière désagréable.

De Sambry eut une terrible appréhension, en constatant que les provisions d'eau diminuaient sensiblement sous les fréquentes atteintes qu'on y portait.

Et pas la moindre flaque, pas le moindre lac, pas le plus petit ruisseau à découvrir !

A présent seulement il comprit toute l'étendue du conseil que Mwama lui avait donné à Okolo-Bouali. Mais le sort en était jeté il était trop tard pour y remédier encore.

De Sambry résolut de restreindre les rations, ce qui produisi quelques réclamations, que le chef put heureusement calmer par ur raisonnement sensé et indiscutable.

Ainsi l'on marchait jusque vers la tombée du soir.

— Dans une heure nous camperons, fit de Sambry.

— Je n'en serai pas fâché, soupira sir William.

— A vrai dire, je suis dans le même cas, compléta le chef.

— Je suis d'avis que nous pensons tous comme vous, ajouta le docteur.

Soudain sir William eut un cri de joie et se mit à hâter le pas, au grand étonnement de ses camarades.

— Eh, eh ! demanda le chef, qu'est-ce qui vous prend ?

— Un arbre, là-bas, un grand arbre ! jubila l'Anglais.

— Et c'est tout ?

— Il me semble que c'est une bonne fortune inattendue.

En effet, c'en était une, au milieu de ce désert de chaleur.

On regarda plus attentivement, et, à la satisfaction de tous, on vit que cet arbre avait un feuillage touffu et des branches énormes, à l'ombre desquels devait régner une fraîcheur bienfaisante.

— Voilà notre affaire, fit de Sambry.

Le cœur gonflé d'espoir, les explorateurs s'empressèrent de se rapprocher de cet asile en plein air.

Ils n'en étaient plus séparés que de quelques mètres, lorsque tout-à-coup de Sambry s'arrêta net, avec des signes manifestes de terreur.

— Regardez ! s'écria-t-il d'une voix sombre.

Ce que l'on vit était horrible.

Sur le tronc de l'arbre, plus de douze têtes de morts, piquées sur des flèches, étalaient leur hideur décharnée et semblaient grimacer d'un rictus pénible.

Sur le sol étaient éparpillées des parties de squelettes, des ossements détachés, brisés, rongés par le soleil et par la vermine, et formant un entassement lugubre et répugnant.

Une nuée de corbeaux s'abattait sur ces débris humains et les picotait avec rage, pour en arracher encore les derniers lambeaux de chair ou pour y glaner les dernières globules de sang.

Ces oiseaux se battaient à qui mieux mieux pour le plus de curée et le plus de butin.

C'était navrant, c'était repoussant.

Un mouvement d'horreur courut dans les rangs des explorateurs.

C'est que partout, sur leur route, la mort s'obstinait à semer ses traces et à leur montrer son image funèbre.

Rien de plus tranquillement barbare que cet arbre muet, placé là comme un abri consolateur pour le passant rongé par les ardeurs du soleil, mais exhibant des restes humains dont l'aspect seul donnait le frisson.

Les explorateurs détournèrent instinctivement la tête de ce spectacle hideux.

Cependant la curiosité les piquait tout naturellement ; et, le premier moment de stupeur passé, ils se mirent à examiner plus scrupuleusement le tableau sanglant.

Harris, obéissant à son instinct de docteur, s'était approché de l'étrange trophée, et, détachant un des crânes, il en scruta toutes les faces.

— Voici une tête d'Africain, fit-il.

— Et les autres? interrogea de Sambry.

Le docteur ayant poussé ses investigations plus loin, eut comme un éclair d'intime satisfaction.

— Tous les crânes ont la même conformation, dit-il.

— Ce qui tendrait à prouver que les victimes ne sont pas des Européens, répliqua le chef.

— Parfaitement.

— C'est au moins un demi soulagement pour nous.

— Ce qui n'empêche pas que ceux qui ont trouvé le trépas ici étaient des hommes.

— Oh oui, et à ce titre, ils méritent notre pitié. Cependant cette pitié eut été bien plus grande si nous nous étions trouvés en présence de débris ayant appartenu à des explorateurs comme nous.

— A vrai dire, c'eût été un désastre à ajouter à tant d'autres.

— Et depuis quand ce massacre aurait-il eu lieu ?

— Oh, c'est assez difficile à préciser.

— Pourtant, la présence des oiseaux de proie me paraît un signe certain que l'évènement ne date pas de loin.

— En effet. Et je crois que cette hécatombe a été consommée il y a quelques jours à peine.

— Il s'agit probablement d'un massacre entre deux tribus qui étaient en expédition de guerre.

— Oui, maître, intervint Mwama. Ces cas ne sont pas rares ici. Les vainqueurs égorgent sans commisération les vaincus, et leur plus grande victoire consiste à étaler sur le lieu même de la rencontre, les crânes et les chairs de leurs victimes. Quant aux chevelures, ils

ils emportent triomphalement dans leur village et les suspendent dans leur demeure, comme autant de preuves de leur agilité et de leur héroïsme.

— Quels bourreaux ! s'écria le chef.

— Pour eux, maître, tuer et lapider ses ennemis est, au contraire, un acte de bravoure qui en grandit les auteurs aux yeux des indigènes. Tel guerrier possède une réputation de hardiesse plus grande qu'un autre, parce qu'il sait étaler aux regards de ses admirateurs un nombre plus grand de chevelures que son voisin. C'est lui qu'on redoute, c'est lui qu'on glorifie, c'est lui qu'on adore. Sa renommée se répand au loin dans la contrée entière et les chefs des tribus environnantes viennent lui présenter leurs hommages et le combler de présents. C'est dans les rangs de ces phénomènes, de ces tueurs d'hommes, que l'on choisit les monarques, lorsqu'un trône est vacant.

— C'est le règne de la terreur, alors ?

— Oui, maître : de la terreur et du sang. D'ailleurs, jamais funérailles ne sont plus horribles que celles que l'on fait à ces massacreurs officiels. Comme si l'on tenait à combler la mesure de la cruauté, c'est sur leur tombe qu'on immole un nombre considérable d'esclaves, dont le sang vient encore se joindre à celui que le guerrier maudit a déjà versé durant son existence.

Pendant que parlait Mwama, les explorateurs écoutèrent silencieusement.

Ce cours de dévastation et de terreur, donné ainsi en pleine solitude, devant cet arbre singulier ornementé de têtes de mort, et qui formait comme une pièce anatomique démonstrative à l'appui des explications du nègre, ce cours de dévastation et de terreur fit sur les auditeurs une impression pénible.

Malgré eux, et poussés par un mouvement irrésistible, ils contemplaient ces débris horribles, comme s'ils avaient été en extase.

Enfin, de Sambry rompit cette pause lugubre.

— En voilà assez de cette vue sinistre. Songeons à nous-mêmes.

— Et campons, ajouta sir William.

— Oui, il est temps, car la nuit se fait.

— Et moi qui croyais avoir découvert le gîte le plus charmant que l'on puisse rêver ! exclama l'Anglais, en désignant l'arbre avec un geste de dégoût

— En vérité, mon ami, vous avez fait un mauvais choix.

— De fait, il est peu attrayant.

— A moins que vous teniez, quand même, à vous abriter sous son feuillage, continua le chef, en souriant.

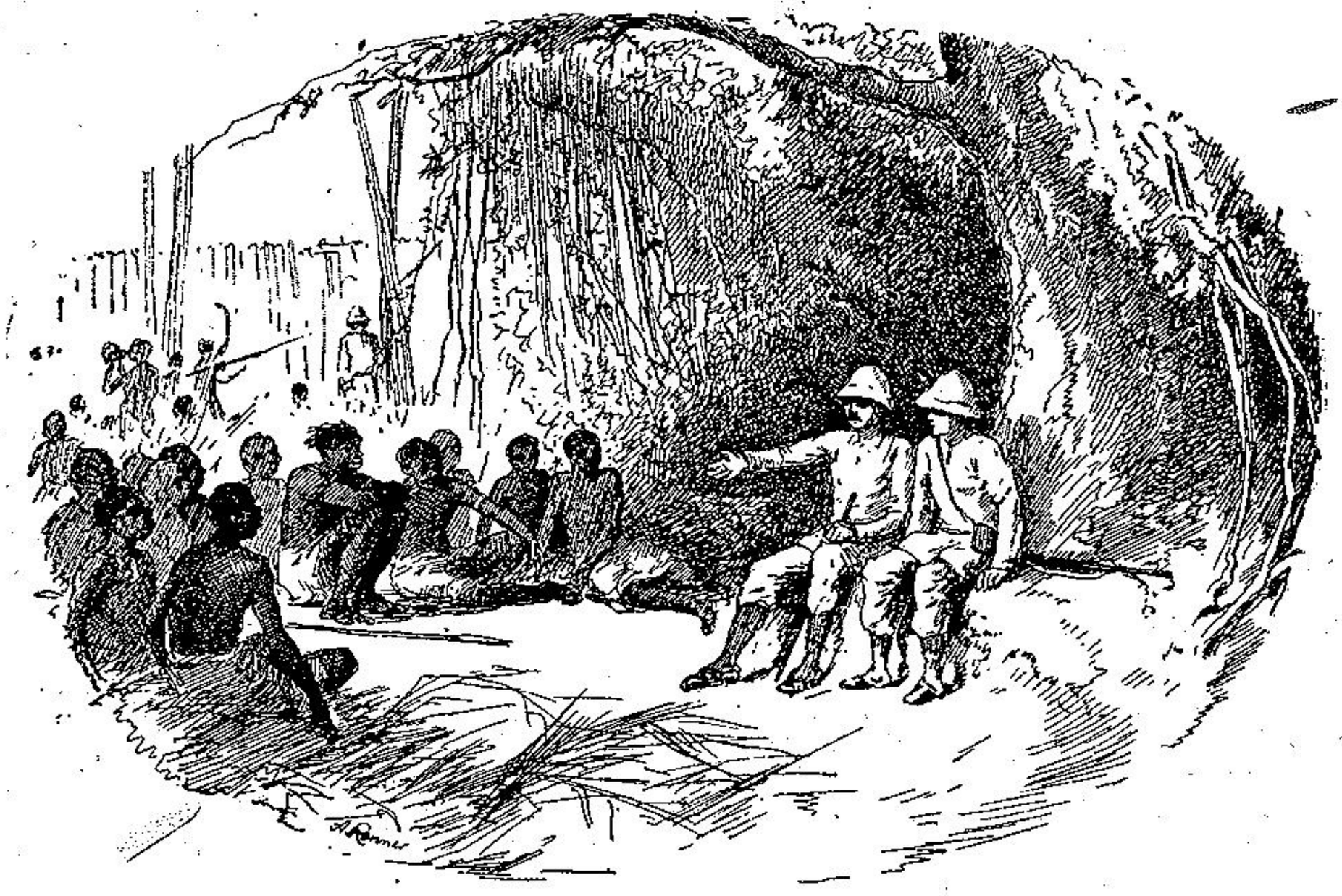
L'Anglais faillit tomber à la renverse.

— Moi, jamais ! s'écria-t-il ; brr !

— Cherchons autre chose, conclut de Sambry.

Il n'y avait pas lieu de se fatiguer en recherches ; car, outre l'arbre fatal, pas la moindre ombre de végétation ne se montrait.

Seulement, pour s'éloigner le plus possible de la sinistre trouvaille qu'on venait de faire, la caravane marcha pendant une quinzaine de minutes encore, et là, établit son campement.



LE CHEF SE PRIT A CAUSER A SON ENTOURAGE. (P. 40.)

IV

LA SITUATION S'AGGRAVE

Cette nuit-là on se coucha assez tôt, mais on ne dormit guère comme à Franceville ou ailleurs.

Une lourdeur insupportable flottait dans les airs et pressait tellement sur l'atmosphère qui régnait dans les tentes, que les poumons trouvaient à peine de quoi respirer